



HAL
open science

Familles, "patrons" et voisins: la gestion de l'irrigation dans la "vereda" de Susa (Fómeque - Andes colombiennes)

Félicie Drouilleau

► **To cite this version:**

Félicie Drouilleau. Familles, "patrons" et voisins: la gestion de l'irrigation dans la "vereda" de Susa (Fómeque - Andes colombiennes). VI Congreso del CEISAL, Consejo Europeo de Investigaciones Sociales de América Latina, Aug 2010, Toulouse, France. halshs-02489470

HAL Id: halshs-02489470

<https://shs.hal.science/halshs-02489470>

Submitted on 25 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Familles, « patrons » et voisins.

La gestion de l'irrigation dans la *vereda* de Susa (Fómeque – Andes colombiennes)¹

Félicie Drouilleau

Doctorante EHES

Laboratoire LISST-CAS

Cette communication présente un travail de recherche effectué dans le cadre d'un programme ECOS-*Nord* actuellement en cours entre l'Université Toulouse Le Mirail et l'Université Javeriana de Bogotá. J'ai bénéficié pour ce projet d'une mission d'un mois à Bogotá en août 2009, en tant que chercheuse *junior* (doctorante). Je me suis attachée à mener des entretiens en collaboration avec Alvaro Gutierrez sur la question de la gestion de l'eau et de l'irrigation dans la *vereda* – le hameau – de Susa.

La *vereda* de Susa à Fómeque, qui regroupe environ soixante-sept familles, a été étudiée de manière détaillée par le groupe de recherche « *Sistemas de producción y conservación* » de l'Université Javeriana et en particulier par le directeur colombien de notre programme ECOS, Jaime Forero. Un ouvrage publié en 2002, intitulé: *Sistemas de producción rurales en la región andina colombiana. Análisis de su viabilidad económica, ambiental y cultural*², s'est interrogé, entre autres choses, sur la viabilité environnementale des petites exploitations familiales de Guane et Fómeque. Une analyse de l'impact écologique de ces exploitations sur le régime hydrique a mis à jour des conséquences négatives tant dans le cas de Guane que dans celui de Fómeque. Et, la question d'une bonne gestion de l'eau, qui aurait un impact positif ou nul sur les ressources en eau de la région, reste entière.

Notre enquête préliminaire dans la *vereda* de Susa s'est attachée à saisir la manière dont est gérée l'irrigation dans cette région et son lien avec les systèmes de production traditionnels. Cette étude devrait être complétée dans un article à venir, par une analyse de l'impact sur l'environnement

1 Communication présentée lors du *VI Congreso Europeo de Latinoamericanistas* CEISAL qui s'est tenu à Toulouse du 30 juin au 3 juillet 2010, dans le symposium « *Cambios en la producción agropecuaria y consecuencias ambientales en las montañas tropicales latinoamericanas* » coordonné par Alexandra Angéliaume-Descamps et Elcy Corrales Roa.

2 Forero J. *et al.*, 2012, *Sistemas de producción rurales en la región andina colombiana. Análisis de su viabilidad económica, ambiental y cultural*, Colciencias-Universidad Javeriana : Bogotá.

de ces méthodes d'irrigation, grâce aux travaux d'Alvaro Gutierrez sur Fómez. Avant de présenter les premiers résultats de cette enquête, je voudrais rappeler rapidement les caractéristiques de la production agricole de Fómez, les systèmes de production qui y sont privilégiés ainsi que les modalités générales d'irrigation.

La production maraîchère à Fómez

Pour cette présentation générale de Fómez, je me baserai sur l'ouvrage cité précédemment, dirigé par Jaime Forero et publié grâce au soutien de l'Université Javeriana et de Colciencias.

Fómez est une petite commune d'environ 15000 habitants du département de Cundinamarca, située dans les Andes, à l'Est de Bogotá. L'altitude des *veredas* de Fómez est comprise entre 1600 et 3800 mètres. Cette région était originairement une zone de forêts mais depuis environ une quarantaine d'années, elle approvisionne la capitale en légumes. La « Révolution Verte » s'est appliquée de façon particulièrement forte à ces cultures qui sont produites de manière intensive et avec de nombreux produits chimiques. Les paysans de Fómez cultivent, par ailleurs, avec une technologie beaucoup moins avancée, des légumes, tubercules et céréales – comme le maïs - destinés à leur consommation personnelle. Ils ont aussi quelques animaux (entre un et quatre): vaches, poules et/ou cochon. Les cultures destinées à la vente vers Bogotá sont les suivantes: la tomate cultivée sous serre ainsi que les haricots verts et le concombre (tout deux cultivés sans serre).

Selon nos observations, qui concordent avec celles déjà faites par le groupe de recherche de l'Université Javeriana au début des années 2000, la culture de tomate sous serre serait en pleine expansion, même si elle est parfois limitée par une absence d'accès à l'eau pour l'irrigation ou en raison des coûts élevés qu'elle implique. D'après les auteurs de l'ouvrage *Sistemas de producción rurales en la región andina colombiana*, ce type de culture est relativement récent dans la région et daterait du début des années 1990.

La production dans la commune de Fómez est essentiellement de type familial. En effet, ainsi que l'indiquent Jaime Forero *et al.*, même si 50% des terres sont cultivées par des travailleurs salariés, la finalité de ces exploitations reste la reproduction de la famille et l'organisation du travail est étroitement liée aux relations familiales. Toutefois, les agriculteurs qui se consacrent à la

production de tomates sous serre, se rapprochent du statut d'entrepreneurs, puisqu'ils cherchent à obtenir des gains substantiels. Les terres cultivées par une même famille (entendu ici au sens de « foyer ») s'étendent sur une surface comprise entre une et cinq *fanegadas* (entre 0,5 et 3 hectares environ). En ce qui concerne les systèmes de production, les formes de coopération comme la « *mano vuelta* » ou « *brazada* », à savoir l'échange de main d'œuvre, tend à disparaître, tandis que l'« *asociación* » ou « *compañía* » sont toujours fréquemment utilisées. La *compañía* typique de cette région, est, selon Forero *et al.*, très différente de la *aparcería* traditionnelle qui se pratique dans les grandes *haciendas*. Loin d'être une relation inégalitaire entre un *hacendado* propriétaire de terres et un paysan qui n'en dispose pas, la *compañía* mise en œuvre à Fómeque se rapproche d'une forme d'association entre deux entreprises familiales en vue de diminuer les risques d'un investissement financier lourd. Ainsi, celui qui est nommé à Fómeque, le « patron » apporte la terre (mais pas dans tous les cas) ainsi qu'une partie importante des coûts de productions (comme le plastique pour les serres, les graines, les engrais et autres produits chimiques). Tandis que le « sembrador », littéralement le « semeur », paie le reste des frais de production et travaille la terre. Les gains de la récolte sont ensuite divisés en deux entre le « patron » et le « sembrador ». Ces « *compañías* » se font souvent entre un père et son fils, ou son gendre mais aussi avec d'autres membres de la famille et/ou avec des voisins.

En ce qui concerne les ressources en eau, dans la *vereda* de Susa l'eau pour l'usage domestique provient d'un aqueduc qui a été mis en place, selon les dires des habitants, il y a une quinzaine d'années. Un projet d'aqueduc pour l'irrigation a été initié il y a douze ou quinze ans. Quelques années avant notre séjour de terrain, de nombreux habitants de la *vereda* avaient participé à sa construction et à la mise en place de tuyaux traversant plusieurs autres hameaux. Il ne m'a pas été possible de savoir quelles entités exactes avaient mis en place ce projet – on m'a parlé parfois de la mairie de Fómeque, parfois de la *gobernación* (entité administrative départementale). Toutefois, cet aqueduc a semble-t-il été « mal tracé », ainsi que l'indiquent les habitants de Susa, et il n'est toujours pas en service. En août 2009, les négociations à son sujet étaient au point mort et rien n'indiquait une reprise prochaine des travaux. L'irrigation des cultures est donc à Fómeque encore très informelle et les solutions pour arroser les plantations sont fortement individualisées. La présence d'une source sur sa propriété, d'un petit ruisseau, voire d'une rivière, est centrale pour avoir accès à l'eau d'irrigation. En fonction de cet accès ou non à l'eau, la situation des paysans de Susa quant à l'irrigation est très hétérogène. Toutefois généralement, ils utilisent des *mangueras* – tuyaux – qui fonctionnent par gravité et amènent l'eau depuis le ruisseau jusqu'aux cultures.

Dans le cadre de cette recherche, j'ai interrogé six personnes qui représentaient six foyers productifs autonomes. Trois d'entre eux étaient parents : j'ai ainsi rencontré une grand-mère, sa belle-fille et l'oncle de cette belle fille, tous liés soit par un système d'association, soit car ils travaillaient « *mano vuelta* ». J'ai également interviewé deux cousins qui n'avaient aucun lien productif entre eux si ce n'est le travail comme *jornal* des enfants d'un cousin dans la propriété de leur grand oncle. Voyons dès à présent les différents problèmes auxquels sont confrontés ces six foyers productifs pour irriguer leurs cultures.

Le manque d'eau chronique dans la *vereda* de Susa: « été » versus « hiver »

Quelque soit l'accès à l'eau des petits producteurs de la *vereda* de Susa, le contraste entre une situation de relatif équilibre en « hiver » et un manque chronique d'eau en « été » revient constamment dans les discours des paysans interrogés. En pays tropical, cette division entre hiver et été ne peut cesser de surprendre. L'« hiver » désigne en fait les périodes pluvieuses, et l'« été » les périodes plus pauvres en eau. Il ne s'agit cependant pas de saison sèche ou de saison des pluies, car ces périodes peuvent varier en fonction des années. Cette grande variabilité du temps est traditionnellement appréhendée à l'aide des *cañuelas*, ainsi que l'explique Andrea: « le premier janvier... enfin le temps qu'il fait le premier janvier, c'est comme ça que sera le mois, le deuxième jour en février, le troisième jour en mars... c'est comme ça ».

Par ailleurs, les cultures « *a la intemperie* » – à l'air libre - et en « *invernadero* » – sous serre - ne demandent pas les mêmes quantités d'eau. Les tomates sous serre, en effet, requièrent une irrigation permanente et impliquent donc une plus grande pression sur le réseau hydrique partagé par les différents paysans. Tandis que la production à l'air libre dépend plus directement de la pluviométrie, et donc des périodes sèches et arrosées. Les familles qui n'ont pas d'accès à l'eau sur leur propriété n'ont ainsi parfois d'autres choix que de planter « *a la intemperie* », afin de profiter de l'eau de pluie des périodes « hivernales ». Ainsi, Andrea et son compagnon cultivent plusieurs lots en *compañía* avec leurs parents respectifs, et un seul sur leur propre terre. Âgés d'une trentaine d'années, ils se sont installés dans la maison des beaux-parents d'Andrea depuis deux ans. Mais, le léger tremblement de terre qui a eu lieu quelques mois auparavant a asséché le petit ruisseau qui traversait leur propriété. Il est alors « presque impossible d'irriguer », et ils ne peuvent « semer qu'en hiver », « *a la intemperie* » bien évidemment. Pour Jesus, l'oncle d'Andrea, la situation est plutôt inversée. Il dispose pour sa part de ressources en eau puisqu'un petit ruisseau traverse sa propriété. Mais, il évite de cultiver en hiver, car c'est « délicat ». En effet, il n'a pas assez d'argent

pour produire des tomates sous serre et ne souhaite pas renouveler ses expériences de *compañía*. Il plante donc à l'air libre, mais simplement en « été », car l' « hiver » il travaille comme « *jornalero* » chez des voisins qui ont des serres.

Toutefois, les agriculteurs qui produisent sous serre ne sont pas protégés des variations « saisonnières ». En effet, en « été », tous les producteurs ayant un accès à l'eau irriguent, qu'ils travaillent sous serre ou à l'air libre. Or, ils utilisent le même réseau hydrique ainsi que nous l'avons précisé plus haut. Les petits ruisseaux ont ainsi tendance à s'assécher provoquant une véritable « guerre des *mangueras* ». Liria a 42 ans, elle est mariée et vit avec son conjoint et deux de ses cinq enfants dans une maison construite sur un terrain cédé par ses beaux-parents. Elle cultive avec son mari des tomates sous serre ainsi que des haricots et concombres « *a la intemperie* ». Leur propriété est traversée par un rû qui vient « d'en haut ». Par le biais de tuyaux, ils peuvent arroser à la main les tomates sous serre et donner à boire aux animaux. Mais précise Liria « en été », ses voisins ne laissent presque pas « descendre » l'eau. « C'est seulement en été, car en hiver ils la prennent pas! », explique-t-elle, « [en hiver], il y a de l'eau pour tout le monde ». Hector, pour sa part, a 35 ans, deux enfants et il vit en union libre. Il cultive uniquement des tomates sous serres sur la propriété de sa mère, avec qui il travaille en *asociación*. De son vivant, son père avait construit une citerne (*un tanque*) pour retenir l'eau en période « estivale », car nous dit Hector, « en été, il y a très peu d'eau, à peine pour ce terrain là ». Ainsi cette citerne est-elle là pour récupérer le peu d'eau qui descend. Mais, explique-il, l'« été c'est très pénible » (*pesado*). Enfin, Carmen, la belle-mère d'Andrea, loue une propriété avec son mari depuis qu'elle a laissé sa maison à son fils et sa belle-fille. Elle ne cultive qu'une petite partie de ses terres et a des « *sembradores* » sur les parcelles laissées libres. Ces *sembradores* produisent « *a la intemperie* » des haricots, généralement. Ce terrain ne disposant pas d'accès à l'eau, le propriétaire de la ferme a demandé la permission de construire un aqueduc personnel qui va de la rivière jusqu'à ses terres. Un tuyau amène ainsi l'eau jusqu'à une citerne qui permet de la stocker. Lorsqu'il pleut, Carmen et ses *sembradores* n'ont pas besoin d'irriguer, puisqu'ils plantent « *a la intemperie* ». Mais « quand vient l'été, (...) il faut arroser les plants ». Et, nous dit Carmen : « oui je crois qu'en été, comme tout le monde a besoin de l'eau alors... ils commencent à enlever l'eau, à couper les tuyaux. » Ainsi, avec l'« été » commence une « guerre de l'eau » entre voisins, où « ceux d'en bas » affrontent « ceux d'en haut ».

Ceux d'en haut contre ceux d'en bas

Les ruisseaux de la *vereda* de Susa font partie du bassin hydrologique de la rivière la

Quebrada Negra. Souvent les paysans disent qu'un ruisseau « descend » sur leur propriété. Et effectivement, les pentes très prononcées sur lesquelles sont situées les fermes de la *vereda* confirment ce mouvement. L'eau d'irrigation, qui est ensuite récupérée à l'aide de tuyaux, vient d'« en haut » (*viene de arriba*) et descend vers « en bas » (*abajo*). Les conflits avec le voisinage au sujet de l'eau reprennent souvent cette dichotomie haut/bas. Puisqu'aucune régulation n'existe quant à la quantité d'eau que chacun peut récupérer des ruisseaux et rivières, la pénurie est souvent subie par ceux d'« en bas », tandis que ceux d'« en haut » « prennent toute l'eau ». C'est ce qu'Andrea indique, en expliquant qu'avec ses voisins proches, membres de sa famille, elle n'a pas de problème de répartition d'eau: « Bon entre nous ça va, vous comprenez, mais bien sûr il y en a toujours un en haut pour prendre [l'eau]. Ou un en bas qui arrive et qui enlève les tuyaux ». « Ceux d'en haut » mettent donc leur tuyaux et assèchent le ruisseau, tandis que « ceux d'en bas » tentent de faire couler plus d'eau sur leur propriété en enlevant les *mangueras* de leurs voisins. Une des solutions envisagées par les habitants de la *vereda* consiste à creuser un *pozo* (dans le sens de réservoir), ou se faire installer une citerne (*tanque*) pour stocker le peu d'eau qui ruisselle sur leur terrain, au risque de priver encore plus leurs voisins d'« en bas ». Ainsi Liria est furieuse contre ses voisins d'« en haut », car « ils ont construit des *pozos* (réservoirs) très profonds avec le tractopelle... Pendant qu'ils se remplissent, l'eau ne descend pas... Ils ont un moteur [pour pomper et arroser] allumé toute la journée, et ils ne laissent pas descendre l'eau! » Liria pense qu'elle devrait faire un « grand puits comme ça et garder l'eau », elle mettrait un moteur et « ne se dispute[rait] plus avec personne! ». Pourtant, cette solution amène avec elle son lot de problèmes, car comme nous l'a dit Carmen, qui a une citerne (*tanque*) dans la ferme qu'elle loue: « oui il y en a qui enlèvent parfois les tuyaux (...) c'est sûr que c'est les gens d'en bas car il n'y a pas beaucoup d'eau qui descend pour eux ». Par ailleurs, avoir une citerne n'arrange pas tous les conflits, puisque Hector par exemple qui en dispose sur son terrain, a souvent des difficultés avec son voisin d'« en haut ». Il explique ainsi: « ceux qui plantent en haut, embêtent les petits producteurs. (...) Car ce ruisseau, il ne bénéficie presque qu'aux autres dans la partie d'en haut. » En effet, le ruisseau qui arrive dans sa propriété se sépare en deux avant d'arriver sur son terrain et « quelque fois [les voisins] mettent toute l'eau de leur côté alors on reste sans eau ». Hector ajoute: « Ils montent et enlèvent l'eau. Ils la mettent toute par là bas. Ceux d'ici n'ont plus d'eau ». Il en veut particulièrement à un voisin « qui voudrait presque prendre toute l'eau pour lui ». Et « lui ça ne l'embête pas de rester toute la nuit à l'endroit où se sépare le ruisseau pour la garder! Si il ne peut pas, il met ses fils en leur disant: « bon gardez moi l'eau! » C'est comme ça que ça se passe ».

Face à ces conflits de voisinage sur la répartition de l'eau, les attitudes peuvent être

résignées, comme pour Carmen qui dit s'armer de « patience » et remettre régulièrement les tuyaux que ses voisins lui coupent ou lui enlèvent. Andrea pour sa part, préfère ne pas avoir d'ennuis avec les autres paysans de la *vereda*. Quand l'eau manque, elle n'enlève pas les *mangueras* mais préfère « attendre » et irriguer la nuit : « la nuit, il y a plus d'eau qui descend ». Et, nous dit-elle, si elle s'aperçoit que ses voisins les plus proches ont choisi d'arroser eux aussi ce jour-là, elle ne prendra l'eau que le lendemain. Liria « n'aime pas [non plus] les problèmes » et elle « calcule », « pour savoir quand les voisins n'arrosent pas ». Généralement, avec ses fils, elle prend l'eau la nuit entre sept et onze heures du soir : « quand ils ont arrosé, car sinon on perd les plantes ! En journée, ils ne laissent pas descendre une goutte d'eau ! » Parfois, quand il n'y a vraiment pas d'eau, elle demande à son voisin le plus proche de lui en donner. Elle avouera même avoir utilisé l'eau potable pour donner à boire aux bêtes, un jour de grande pénurie. Hector insiste lui aussi sur le fait qu'il faut « prendre les choses avec calme » (*llevar las cosas suave*) et « essayer de ne pas avoir de problème », pourtant il confie être moins conciliant. Ainsi, « quand il n'y a pas beaucoup d'eau comme ça, et bien on va leur prendre l'eau pour qu'il y en ait plus qui descende non ? » ou encore : « la nuit, on leur enlève l'eau un petit moment et voilà ». Pour Hector, « quand il s'agit de l'eau, on n'a plus d'amis dans la *vereda* », « chacun travaille comme ça l'arrange, et si leur voisin arrose aujourd'hui, ils s'en fichent d'aller lui prendre son eau ».

Pourtant, nous avons rencontré également des cas d'arrangements possibles entre producteurs quant à l'utilisation de l'eau. Ces arrangements sont souvent étroitement liés aux systèmes de production mis en œuvre dans ces propriétés.

Les accords

Comme nous l'avons précisé, les conflits autour de l'eau sont particulièrement intenses pendant les périodes sèches. Mais, il existe également des accords dans la gestion de l'eau et de l'irrigation. Je voudrais présenter ici deux cas d'accords sur une utilisation commune de l'eau. Le premier est celui d'Enrique. Enrique a 45 ans, lui et sa femme sont originaires de la *vereda* de Mortiñal; ils vivent avec leurs enfants, dans une maison qu'ils viennent de faire construire dans la *vereda* de Susa. Ils cultivent des tomates sous serres, et des haricots et des concombres « *a la intemperie* ». Enrique n'a pas accès à l'eau sur sa propriété. Une très faible source ne lui permet pas d'arroser ses différentes plantations. Il cultive donc l' « hiver » à l'air libre, mais a choisi d'avoir également un *invernadero*. Pour pouvoir l'irriguer, il a fait creuser un puits (réservoir) au niveau de sa source, et il y récupère l'eau de pluie qui tombe sur son *invernadero*. L'« été » est une période

plus critique, et généralement il doit arrêter de cultiver ses terres pour aller travailler sur celles de ses voisins. Une autre option consiste à s'associer avec une personne qui a de l'eau pour planter en *compañía* avec elle. De cette manière, Enrique, qui voulait pouvoir continuer à cultiver ses terres en « été » a un jour été voir son voisin, et lui a demandé de s'associer avec lui, « j'ai la terre et lui il a l'eau », explique-t-il, « alors je lui ai demandé qu'on s'associe. » Les termes du contrat sont les suivants: en « hiver », Enrique recueille l'eau de pluie et l'« été », grâce à un tuyau et un moteur, il prend l'eau chez son voisin et la met dans son puits. Le « patron » est un négociant qui a hérité de sa ferme mais ne l'utilise pas. Il a de nombreuses *compañías*. L'association avec Enrique respecte les conditions générales de la *compañía* : son « patron » paie le plastique des serres, les plants, les engrais et les produits chimiques. Enrique, en tant que *sembrador*, se charge de la structure de l'*invernadero* ainsi que du travail agricole proprement dit. Ils partagent les bénéfices de la récolte en deux. Pour trouver une solution au manque d'eau sur sa propriété, Enrique a donc utilisé le système de coopération de la *compañía*. Aux multiples accords matériels prévus généralement dans cet accord, il y a ajouté la question du « don d'eau ».

Le second cas d'accord que j'ai rencontré durant les courts séjours que j'ai pu effectuer dans la *vereda* de Susa, est celui d'Andrea avec sa famille paternelle. Comme nous l'avons précisé précédemment, Andrea vit avec son conjoint et ses deux enfants dans la ferme que ses beaux-parents leur ont cédée. Ils cultivent une parcelle sur leurs propres terres, une autre dans la ferme des beaux-parents, et deux chez les parents d'Andrea. Tous ces terrains sont proches les uns des autres, et en fonction des tâches productives à effectuer, ses parents ou beaux-parents « viennent, ils nous aident un jour et le jour suivant on va les aider ». « Ca s'appelle cultiver en « *abrazados* » », explique Andrea. La culture en « *abrazados* » ou « *brazada* » consiste comme nous l'avons indiqué plus haut en un échange de main d'œuvre. Par ailleurs, l'accès à l'eau varie considérablement en fonction des parcelles. Sur leurs terres, Andrea et son compagnon n'ont presque pas d'eau et ne peuvent planter que l'« hiver »; les terres de ces beaux-parents sont approvisionnées en eau par une citerne (*tanque*), tandis que pour cultiver les deux parcelles des parents d'Andrea, ils récupèrent l'eau d'un petit ruisseau qui traverse la propriété. « Il n'y a pas beaucoup d'eau, mais au moins avec les voisins on partage », remarque Andrea. Les uns arrosent un jour, le lendemain ce sont les autres voisins, « et si on voit qu'ils irriguent on ne va pas aller leur enlever l'eau, car ce serait une provocation, non? ». De fait, et après vérification, ces voisins dont parle Andrea sont tous membres de sa famille proche ou élargie: il s'agit de son père, de son oncle paternel, et d'un cousin éloigné. Et, comme elle l'explique: « comme ici c'est la famille, on ne va pas se disputer pour l'eau ». Or, Andrea cultive « *mano vuelta* » avec une bonne partie de cette famille.

Les accords qu'Enrique et Andrea ont pu mettre en place quant à la gestion de l'eau et de l'irrigation sur les parcelles qu'ils cultivent font intervenir des voisins et/ou la famille. Mais nous voudrions ici insister sur le fait qu'ils mettent également en jeu les systèmes de production de chacun, qu'ils soient envisagés comme des solutions *a posteriori* au manque d'eau chronique ou bien comme un arrangement à une situation déjà là. Enrique a en effet cherché à travers un système de production donné – la *compañía* –, à trouver de l'eau pour ses terres en « été », tandis qu'Andrea et sa famille « s'arrangent » entre eux, arrangement rendu d'autant plus facile que leur fonctionnement productif met en jeu les mêmes réseaux.

Conclusion

Les accords autour de l'eau dans la *vereda* de Susa semblent donc mettre en jeu les systèmes de production, comme la « *mano vuelta* » et la « *compañía* ». La « *mano vuelta* » ainsi que l'indiquent Forero *et al.* est de moins en moins fréquente tandis que l'expansion de la culture de tomate en *invernadero* s'accompagne le plus souvent d'une association productive ou *compañía*. La *compañía* était déjà pratiquée pour les cultures à l'air libre, mais l'exemple d'Enrique montre que les termes de cet accord peuvent évoluer: l'accès à l'eau, non prévu dans les termes classiques du contrat, peut devenir central et même remplacer la terre dans les éléments fournis par le « *patrón* ». Nous nous demanderons ainsi, pour conclure cette communication, si l'expansion des *invernaderos* à Fómeque et la pression très importante sur le régime hydrique qu'elle implique ne pourrait pas, dans un futur proche entraîner une forme de marchandisation de l'eau.